

CONNAISSANCE ORIGINELLE

Une interview de Barry Long à propos de l'ouvrage
« Intuitions sur l'origine »
Le mythe qui vint à la vie



Comment j'en suis venu à écrire un livre
sur les origines de l'homme et de l'univers.

INTUITIONS SUR L'ORIGINE
Le mythe qui vint à la vie

Publié par Les Éditions du Relié Septembre 2001
ISBN 2-909698-46-7

En lisant le livre des Intuitions sur l'origine, vous vous êtes peut-être demandé d'où provient la connaissance qu'il contient, qui est son auteur et comment il en est arrivé à écrire un tel livre.

Le présent article replace l'ouvrage dans le contexte de sa vie et de son œuvre, et répond à la question : D'où une telle connaissance est-elle issue ? Il s'agit du compte rendu d'une conversation entre Clive Tempest et Barry Long, à l'occasion de sa tournée mondiale de 1993.

L'INSPIRATION

C.T. : Barry, j'aimerais vous demander comment vous en êtes arrivé à écrire « le livre des origines » et comment vous envisagez le but qu'il doit atteindre en fonction de votre propre vie et de votre travail. Tout d'abord, quel a été votre point de départ ?

B.L. : Eh bien, tout a commencé lorsqu'un ami, David White, m'a montré un petit livre qu'il avait écrit ; c'était une introduction au judo. Il était très simple et bien présenté, avec des illustrations. David suggéra que nous écrivions un livre semblable sur les origines de tous les arts martiaux – la puissance derrière la force. Cela semblait être une idée très simple. David écrivait la partie pratique et moi la partie philosophique.

C.T. : Vous n'aviez aucune expérience des arts martiaux ?

B.L. : Non. Mais David était ceinture noire de judo. Nous voulions aussi inclure les sports d'autodéfense occidentaux. La boxe et la lutte ne semblaient pas pouvoir s'intégrer dans un ouvrage voué aux « arts » de combat, mais nous avons décidé de les adapter du mieux que nous pouvions, de même que d'autres exemples de violence, tels les bagarres, le vandalisme, le terrorisme, etc. C'était à moi de trouver le lien entre eux et d'expliquer pourquoi l'homme doit sans cesse se battre. Je suggérais un titre : « L'esprit combatif ». Mais j'ignorais encore comment j'allais justifier un titre aussi ronflant pour un livre sur la violence.

Très vite, je me mis à écrire sur le contraire de l'esprit combatif : la force combative. Le sujet évolua rapidement, jusqu'à ce que David me fasse remarquer . « Ce livre devient un livre en soi. Poursuivre ce que nous avons entrepris n'a plus de sens. Pourquoi ne continues-tu pas à écrire ? » C'est ce que je fis et tout le livre suivit. Sans le savoir, j'avais commencé à écrire un livre sur un aspect si vaste de l'homme qu'il me tiendrait occupé jusqu'à mon dernier jour.

C.T. : C'était en 1978, alors que vous viviez à Londres, avant d'être reconnu comme un enseignant spirituel. À cette époque, vous gagniez votre vie en écrivant des

commentaires astrologiques pour un éditeur commercial...

B.L. : Oui, j'enseignais aussi – un petit groupe de personnes se retrouvait chez moi une fois par semaine – et j'avais commencé à sous-traiter quelques-uns de mes contrats, ce qui me laissait davantage de temps à consacrer à ce livre.

C.T. : Est-ce qu'il vous a tenu constamment occupé depuis ce moment-là ?

B.L. : Pendant à peu près cinq ans... j'en ai écrit et réécrit les sections, sans ordre particulier. Je n'ai pas commencé par le commencement, mais assez tôt j'ai écrit la première section sur la science et la religion, comme introduction, car c'est la principale division existant dans la pensée humaine.

C.T. : À mesure que vous y travailliez, vous approfondissiez davantage chaque sujet. Ainsi, le livre débute par un compte-rendu assez simple, mais va de plus en plus profondément, faisant appel à des degrés croissants de connaissance de soi.

B.L. : Il y a tant de choses dans ce livre... C'est comme une base à laquelle se réfère tout mon enseignement. Mon enseignement actuel est peut-être plus subtil, mais il demeure en accord avec le livre.

C.T. : Le langage est peut-être différent, mais la connaissance est-elle la même ?

B.L. : Oui. La révélation au mental ou l'intellect qui parle, qui est Barry Long, est un processus vivant continu. La réalisation de Dieu est une révélation continue de ce déploiement dans l'intellect. La connaissance que j'ai maintenant est bien plus subtile et précise que celle qui a présidé à l'écriture de ce livre.

C.T. : Votre enseignement semble également s'être simplifié, car une très large part se réfère à la vie quotidienne pratique, alors que le livre commence par des événements éloignés dans le temps. Qu'est-ce qui vous a fait remonter aux commencements du temps ? Prenons le chapitre sur les dieux par exemple : que s'est-il passé pour que vous voyiez soudain qu'il y avait plus que de simples légendes dans les mythes anciens ?

B.L. : Je dis que les mythes n'étaient pas des fictions, mais qu'ils représentent l'expérience vécue actuelle de l'homme et de la femme dans cette phase en évolution. Les dieux grecs se sont manifestés et ont marché sur la terre. Ils n'étaient pas des hommes ou des femmes de Dieu, comme je pourrais dire aujourd'hui que je suis un homme de Dieu, ou qu'un maître l'est. Ils n'exprimaient ni la connaissance ni la reconnaissance de l'esprit ou être unique à l'arrière-plan de leur divinité. Ils attribuaient cela à l'un des leurs, comme Zeus, ou se le partageaient sous la forme de personnalités séparées - alors que l'être divin est l'absence totale d'une quelconque indépendance du tout ; il est sans vouloir, sans désir, sans attribut, n'a même pas besoin d'être.

Là où nous en sommes aujourd'hui, les dieux ont à jamais disparu. Vous et moi sommes ces dieux à une époque différente, projetés dans une matière totalement différente – car le temps est matière. L'idée est maintenant d'être les dieux dans cette matière et ce temps différents, de façon à être des hommes et des femmes de Dieu. C'est l'abandon complet à ce qui est le plus élevé et aussi le plus profond: réaliser cette profondeur à l'intérieur du corps qui écoute ces paroles ou les prononce.

C.T. : Pouvez-vous dire comment une telle connaissance a émergé en vous ? Le jour où vous avez soudain réalisé que vous vouliez écrire sur les dieux des mythes, étiez-vous tout simplement en train de vous regarder dans le miroir de votre salle de bain ?

B.L. : Cela arrive « maintenant ». Tout ce que j'ai à faire est de regarder un sujet et sa vérité se révèle à mon intellect. Si vous me demandez de regarder une feuille d'arbre ou n'importe quoi d'autre et de vous en révéler la vérité cachée, je peux le faire. Lorsque je m'assieds pour écrire, c'est ce qui se passe. Je ne pourrais m'asseoir pour écrire un roman. Cela finirait par être la vérité sur un aspect quelconque de la vie. Là où je suis, il n'y a pas de place pour la fiction.

C.T. : Il y a pourtant un fil conducteur, une sorte d'histoire derrière tout cela – « Le mythe qui vint à la vie ».

B.L. : Comme il est dit dans ce livre, la meilleure façon de se rapprocher de la vérité est de le faire à travers le mythe – non pas la fiction, mais le récit mythique. Par exemple, je peux raconter le mythe de l'homme et de la femme, ce qui constitue une partie importante de mon enseignement... Il existe cinq milliards de corps humains, mais seulement un homme et une femme. Ce principe tente, en chacun de nous, de se manifester à travers les sens jusqu'à la partie frontale du cerveau. Je suis donc l'expression la plus proche de cet homme ou de cette femme divins que je puisse être dans cette matière maintenant. En ce sens, j'incarne une grande connaissance de la vérité.

Cela ne veut pas dire que je suis divin. Je suis matière. Ce qui parle est une force traversant la matière. Mais son origine est une autre matière, pourrait-on dire.

C.T. : Qu'est-ce qui a inspiré les divers sujets qu'aborde le livre ? Les questions ont-elles simplement surgi en vous, ou est-ce que la vie les a suscitées de l'extérieur ?

B.L. : Nous devons tout d'abord retourner en arrière et examiner comment Barry Long a soudain changé à l'âge de trente ans, et s'est mis à parler de la vérité, ou du moins du commencement de la vérité que j'exprime maintenant. Barry Long a été très étonné qu'une telle vérité puisse sortir de sa bouche. Cela reflétait un énorme changement survenu à l'intérieur. Les gens parlent d'aller à « l'intérieur », mais pour

moi c'était une réalité effective. Plus j'y descendais, plus la vérité apparaissait sous forme de révélations. Une des choses les plus stupéfiantes est que partout où j'allais je parlais de la vérité avec une telle assurance qu'on me disait constamment : « Comment savez-vous cela ? Comment pouvez-vous dire cela ? Tout le monde a droit à son opinion. » Et je répondais: « Personne n'a droit à son opinion. Il n'y a que la vérité, et ce que je dis est la vérité. » Cela leur semblait bien sûr très extraordinaire, surtout venant de Barry Long.

C.T. : Pourquoi « surtout » ?

B.L. : Parce que j'avais été un homme si « ordinaire ». Mes aspirations, mon travail dans la presse, toute ma vie était entièrement fondée sur le matérialisme intellectuel. Je croyais en la science et en « la cause et l'effet ». Ce monde existe certainement, mais seulement dans la partie frontale du cerveau. Le voyage intérieur nous en débarrasse. L'état dans lequel Barry Long avait commencé à entrer se trouve profondément à l'intérieur du cerveau. Et quand j'y descends, la connaissance y est considérable.

LA CONNAISSANCE

C.T. : Quelle différence faites-vous entre simplement connaître quelque chose et entrer en contact avec la connaissance profondément à l'intérieur du cerveau ?

B.L. : Quand je descends dans cet état, je vais vers ce qu'on appelle la « gnose », ou en philosophie indienne « jñâna ». Les deux mots ont la même racine, qui signifie « connaissance ». Mais ce n'est pas ce que les scientifiques appellent la connaissance, ni la connaissance dont chacun dispose et qui résulte de son expérience extérieure.

La connaissance humaine est fondée sur l'expérience de l'endroit où je suis en tant qu'individu dans le monde perceptible par les sens et sur mes efforts pour relier diverses expériences entre elles afin de leur donner un sens. Il s'ensuit nécessairement une cause et un effet. Je sais d'expérience que si je laisse tomber un verre, il y a fort à parier qu'il se brisera sur le sol. Si j'appuie à fond sur l'accélérateur en démarrant ma voiture, elle risque de bondir en avant. C'est ainsi que cela se passe dans la plupart des cas, en relation avec mon expérience – qui est toujours dans le passé.

Ce qui s'est passé hier ne va pas nécessairement se répéter aujourd'hui de la même manière – parce que le passé n'est pas fiable dans le présent. Les journaux sont remplis de nouvelles, ce qui signifie que nous ne les attendons pas. C'est l'incertitude dans nos vies ; c'est le « principe d'incertitude » reconnu par la science. Néanmoins, toute la connaissance humaine est fondée sur la probabilité que le

passé (la cause) se répétera dans le présent (l'effet).

La connaissance humaine est fondée sur l'expérience d'un mental individuel ou d'un corps individuel. La connaissance véritable ne dépend ni de la cause et de l'effet, ni de la partie frontale du cerveau qu'on appelle le mental humain. Elle est fondée sur l'être de la race humaine – c'est-à-dire la vie sur terre. La connaissance véritable est impersonnelle. La connaissance humaine est fondée sur la personne. Pour accéder à la connaissance humaine, il faut toujours qu'il y ait une personne. J'ai la connaissance humaine, alors il y a une personne en moi; mais je n'ai pas de problème avec cette personne.

C.T. : Il doit y avoir quelqu'un pour connaître quelque chose. Mais si le quelque chose n'est pas dans le passé personnel ou la mémoire, d'où vient-il ?

B.L. : La réelle connaissance de la vérité procède de ce que j'appelle dans le livre « la vaste mémoire ».

C.T. : Est-ce la même chose que ce que vous appelez « le cerveau psychique » ?

B.L. : Le cerveau psychique en fait partie – de mon passé, de ma vaste mémoire. Alors que la connaissance humaine a accès à la mémoire de l'expérience ou des impressions, la vérité est la connaissance de la vaste mémoire, qui est une sorte de réservoir...

C.T. : Il existe, dans les enseignements occultes, quelque chose appelé la mémoire akashique...

B.L. : Je n'utilise pas ce terme. Tout ce qui touche à l'occulte est une vérité qui ne tient pas debout, répétée du passé et sans consistance originelle.

Un autre mot pour désigner cette vaste mémoire est « être », qu'on ne peut décrire que de façon mythique. Je peux me lever et parler de n'importe quoi – remonter directement au début de la vie sur terre et en parler en détails, de A à Z, car c'est « maintenant » – mais je le dis de façon mythique. Je dois être très prudent quand j'utilise la connaissance humaine, car la connaissance humaine invente toujours plus de mots. Et plus il y a de mots, moins il y a de vérité. Bien que j'utilise beaucoup de mots, vous remarquerez que je les utilise de façon juste et que j'illustre ce que veut dire chaque mot particulier.

Je dis que je suis maître de l'Occident. Parce que l'Occident est rempli de mots, vous pourriez dire que je suis maître du Verbe. Cela fait de moi le « Logos », une expression qui s'applique à Jésus. Comme je suis le Logos de notre temps, je détiens le pouvoir du mot, ou du verbe, et le pouvoir d'utiliser les mots. Ce n'est pas par un pouvoir quelconque que Barry Long est le Logos, mais par le pouvoir qui a amené ma gnose et qui est responsable de la connaissance véritable qui apparaît dans cet intellect.

C.T. : Diriez-vous que la lecture de ce livre fait appel à une connaissance de soi accrue ?

B.L. : La dernière partie, celle où je présente la réalité, est la plus ardue pour quelqu'un qui n'a pas encore idée de ce que peut être la connaissance de soi. Vous ne pouvez percevoir la réalité qu'à travers la connaissance de soi ; et il vous faut avoir une connaissance très profonde de l'expérience de la vie sur terre en tant que votre propre existence – ce à quoi votre soi fait obstacle. La connaissance de soi est comme une lumière projetée à travers l'obscurité. La réalité repose sous l'obscurité ; alors il vous faut d'abord faire passer la lumière à travers le soi (le petit-moi), sous forme de connaissance.

« Homme, connais-toi toi-même ». Me connaître, c'est être capable de percevoir la réalité et détenir la gnose, ou la connaissance, tel que je l'ai défini – la connaissance de la vaste mémoire, qui est la mémoire de la vie même. Je ne suggère pas que je suis la connaissance de toute la vie, car ce serait la place de Dieu, mais la connaissance dont j'ai besoin m'est fournie pour répondre à toute question qu'on me pose, à partir de cette position dans l'espace et le temps.

LA REDACTION DU LIVRE

C.T. : Serait-il juste de dire que ce livre appartient à une période particulière de votre vie, à une époque où vous étiez capable d'en révéler ce qu'il contient ? Vous n'auriez pas pu l'écrire à trente ans, et vous ne l'écririez pas maintenant.

B.L. : Oui. Je dirais que c'était une période fertile, durant laquelle j'ai, pour la première fois, révélé ma vaste connaissance. J'ai été capable de la mettre par écrit, de l'enregistrer.

Vous savez, quand je suis allé en Inde [en 1964], j'avais pris avec moi un magnétophone parce que chaque fois que j'ouvrais la bouche, la vérité en sortait et je voulais la consigner. Mais en Inde, je n'ai jamais trouvé ni gourou ni personne à qui parler à un niveau profond, alors le magnétophone a très peu servi – par contre maintenant, nous enregistrons souvent des choses, comme celles-ci...

Pour répondre à votre question, chaque moment de la vie contient des boîtes contenues dans d'autres boîtes. Il y a un moment approprié pour entreprendre un projet. Soit que vous puissiez alors le réaliser, soit que vous ne le puissiez pas. Parfois ce n'est pas mûr. Vous entreprenez un projet qui ne fait que piétiner. C'est que la volonté ne lui a pas encore donné son aval ; ce n'est encore qu'une idée. Vous avez beau avoir la meilleure idée au monde, elle ne peut tout simplement s'exprimer. Ce n'est pas le moment. Quand c'est le moment, elle émerge simplement. Il en a été ainsi de ce livre. Je n'ai fait qu'y travailler, bien qu'il ait fallu plusieurs années.

Il a aussi fallu quelques années pour l'éditer et arranger la matière de façon à ce qu'elle soit intelligible.

C.T. : Et vous écriviez quelques centaines de mots chaque jour ?

B.L. : Oh oui ! C'est tout ce que je pouvais écrire.

C.T. : Qu'est-ce qui vous poussait à abandonner un sujet pour en aborder un autre ?

B.L. : Je peux écrire jusqu'à sept paragraphes et me dire alors : « Bien. Je vais recommencer ». Je pénètre alors plus profondément dans le sujet. Deux mille mots plus tard, je n'ai couvert que ce qui était au début les trois premiers paragraphes. Il est très difficile d'atteindre ce qui était le septième – soit que j'ai approfondi le sujet, soit que je m'en suis éloigné.

Quand vous écrivez la vérité, généralement elle vient à vous et vous en faites la première fois le meilleur compte-rendu. Mais je ne suis pas du genre à n'en donner qu'un aperçu. J'affine le sujet et j'y ajoute des détails. C'est un effort constant pour apporter davantage de précision aux mots afin de décrire la vie en se référant à l'expérience vécue des lecteurs et non à leur imagination. C'est aussi rendre les mots assez puissants pour qu'ils représentent un élément de leur vie, de façon qu'ils puissent dire : « Ah oui ! C'est la vérité ! » C'est la Vérité et le Verbe.

Souvent, l'une de mes phrases possède plusieurs niveaux ; c'est pourquoi vous pouvez y lire différentes choses à différents moments. À la première lecture, une certaine partie de vous l'enregistre, là où en est votre connaissance de soi, et vous dites : « Oui, cela me semble vrai ». En descendant à une plus grande profondeur, ou tranquillité, il y a de bonnes chances que vous voyiez quelque chose d'autre – le niveau suivant qui est plus bas. Alors, quand vous y revenez, vous dites : « Oui, c'est vrai. Je n'avais pas vu cela auparavant. C'est étonnant ! » Plus vous écoutez la vérité, plus vous entendez avec des oreilles différentes et lisez avec des yeux différents.

C.T. : Certains lecteurs de la première édition affirment qu'ils n'ont pu lire ce livre que jusqu'à un certain point avant de devoir le poser. Mais en le reprenant plus tard à partir du début, ils ont découvert qu'ils pouvaient continuer et lire plus loin.

B.L. : Et d'autres le reliront encore sans aller plus loin, parce qu'ils ne l'ont pas suffisamment absorbé pour pouvoir y pénétrer plus profondément.

C.T. : Vous décrivez ce livre comme une descente, un voyage dans la psyché. Et en l'écrivant, vous avez eu d'autres réalisations.

B.L. : Oui. En redescendant au commencement et en traversant les diverses strates, j'ai réalisé la signification de chacune de ces strates ; on appelle cela un aperçu ou une réalisation. Mais vu la vitesse de la conscience, ce processus consiste à

essayer de tout réunir et s'y attaquer. Il y a tellement d'idées qui jaillissent dans l'intellect et y sont accueillies qu'il faut être assez rapide pour les retenir – parce que la vérité bouge tellement plus vite que la pensée !

C.T. : En tant qu'écrivain comment vous y êtes-vous pris ?

B.L. : Un mot, une phrase m'apparaît. Parfois elle ne colle pas au reste. Je la coupe, fais un trait rouge sur le papier et range celui-ci dans le tiroir. J'y reviens plus tard. Mais certaines choses ne peuvent simplement pas être dites.

C.T. : Il s'agit de l'attraper sur le moment.

B.L. : Oui. Il faut à la fois contenir l'intellect et tenir la vitesse de la perception pour être cette perception à cet instant et être capable de l'exprimer. Ce n'est pas facile. La vérité est neuve et fraîche à chaque instant et une nouvelle révélation survient toujours. Vous examinez quelque chose. Vous voyez tellement de choses. Mais vous tentez de vous en tenir à un thème. Chaque thème conduit à une nouvelle veine de minerai...

C.T. : C'est aussi une veine de respect.

B.L. : Oh oui ! C'est l'or de la vérité que vous voyez. Vous voyez un thème et s'écoulant de ce thème, des affluents qui, en y regardant bien, sont des rivières. Et vous pouvez remonter chacune d'entre elles. C'est l'émerveillement de se pencher sur la vérité, le vide que je suis. Je peux suivre n'importe quoi n'importe quand. Mais si je n'examine rien et qu'on ne me pose aucune question, je ne suis rien. Rien n'est là. Rien ne survient.

C.T. : À un certain moment, lors du travail sur ce livre, vous vous êtes rendu compte qu'il fallait en réunir tous les fragments. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

B.L. : Peter Kingsley et moi y avons beaucoup travaillé. Il m'a aidé à en mettre une partie en un langage approprié. Peter était un de mes étudiants. Je reconnais son impressionnante contribution au manuscrit originel, car il l'a édité, arrangé et préparé pour la publication.

Peter devait avoir des réalisations en retour de son travail. Je me souviens qu'il disait que l'une d'entre elles était comme une balle tombant dans les escaliers. Le lendemain il revint vers moi et me dit qu'il était descendu, descendu, descendu : « J'ai vu exactement ce dont vous parliez et j'y étais ».

Il y eut beaucoup d'allers et de retours pour ordonner ce livre.

C.T. : Tout fut finalement achevé et vous avez trouvé un éditeur.

B.L. : Un miracle ! Le livre s'écartait tellement des sentiers battus de l'expérience ordinaire! Comme quelqu'un l'a dit un jour : « Vous ne pouvez vous aventurer à

écrire un livre qui comporte plus de vingt-cinq pour cent de nouveauté ». Celui-ci en comportait quatre-vingts ou quatre-vingt-dix. À moins d'être posthume, ce genre de livre doit généralement être publié à compte d'auteur. Quoiqu'il en soit, le livre parvint à un éditeur bien connu pour ses publications ésotériques [Routledge and Kegan Paul]. Une femme l'a lu et, apparemment, a déclaré : « Ce livre doit être publié ». Je le dis, ce fut un miracle, un miracle de Dieu.

C.T. : Ce fut la première édition. À sa sortie [en 1984] il semblait en avance sur son temps.

B.L. : Il l'est encore. Mais il a fait le tour du monde, les gens l'ont lu et m'ont écrit; certains ont expérimenté d'extraordinaires réalisations.

REALISATIONS

C.T. : Nous avons besoin des autres pour nous aider à voir la vérité, n'est-ce pas ? Il nous faut une réflexion. Quelle part vos étudiants ont-ils joué dans le développement de ce livre ?

B.L. : Comme ils formaient le premier cercle concentrique autour de moi, ils avaient une fonction particulière. Ils m'ont permis de parler, de sorte que j'ai pu entendre la vérité dans laquelle je descendais. Chaque fois que je parle aux gens autour de moi, je parle à une sorte de miroir. Il s'agit là d'une fonction très importante et c'est pourquoi nous aimons parler aux gens. Bien que, la plupart du temps dans notre société, les gens se racontent beaucoup de sottises. Et même quand ils parlent de leurs ennuis à quelqu'un, cela devrait pouvoir révéler la source du problème. En tant qu'enseignant développant un enseignement, je bénéficiais de cet auditoire, ce qui est un privilège. La réflexion des gens me permet encore d'aller de plus en plus profond et de réaliser ma propre et vaste connaissance en la formulant.

C.T. : Quel impact la rédaction du livre a-t-il eu à l'époque sur votre vie quotidienne ou sur votre travail d'enseignant ?

B.L. : Ce que je découvrais en rédigeant le livre, j'en parlais souvent et je pouvais alors l'écrire avec l'énergie dégagée lors des rencontres. Ma parole révèle toujours la vérité qui est en moi. Après une rencontre, j'allais vers ma machine à écrire pour consigner ce que j'avais vu. Je me suis toujours efforcé de noter mes réalisations immédiatement, de façon à ne pas les perdre. C'est mon travail – explorer la vaste mémoire, être cette vaste mémoire et pénétrer la profondeur de l'être, de façon à en faire rapport aux gens et les informer de mes découvertes. Car je suis la vie des gens.

C'est comme cela que je suis parvenu au septième niveau du mental. Je devais

d'abord en parler lors d'une rencontre pour pouvoir ensuite le coucher sur papier. C'est à ce moment-là que j'ai découvert que j'étais le représentant de mes semblables homme et femme.

Je suis installé à ma machine à écrire et, tout en tapant, je suis conscient d'être au septième niveau du mental et de l'examiner. Je vois que je suis en fait au septième niveau du mental et que c'est un lieu extraordinaire. Je prends conscience d'une grande profondeur et d'une grande beauté : une beauté inimaginable. Je vois alors un personnage. Ce n'est pas une apparition. Je regarde en moi-même. C'est là. C'est vaste. Un imposant personnage en méditation, comme l'un de ces grands bouddhas dans les temples indiens, mais plus grand : une chose extraordinaire, énorme. S'il fallait utiliser la vision extérieure pour le voir, il atteindrait les cieux. J'ai pensé : « Mon Dieu ! Ce doit être l'Esprit de la Terre ». Je me savais être dans un endroit extraordinaire. Pourtant, en regardant ce personnage, quelque chose n'allait pas. Cela ne collait pas avec la sensation de l'endroit où j'étais. En regardant en dessous, j'ai vu qu'il était assis sur une chaise construite de façon rudimentaire, comme si on avait cloué ensemble de vieux morceaux de bois. Ce personnage immense assis sur une boîte ! J'ai alors réalisé : « Mon Dieu !... C'est le Géant Endormi ! » C'est la représentation mentale de Dieu ou de la sainteté érigée par les notions et l'imagination de l'homme, de même que par sa poursuite religieuse au travers de son effort mental. C'est là, à jamais préservé. Chaque parcelle d'ignorance du mental humain est contenue dans ce Géant Endormi qui a l'air si saint et qui médite comme un bouddha.

Je me trouvais soudain derrière le Géant Endormi, si on peut l'appeler ainsi. J'ai vu à travers lui, et je me trouvais alors en cet autre lieu qui est le septième niveau du mental que je décris dans le livre. C'est l'endroit du paradis, où il n'y a bien sûr rien, pas la moindre chose. C'est absolument rien, mais sur le plan énergétique, c'est la totalité de ce qu'est la terre, dans toute sa beauté et ses merveilles, tout ce que nous aimons. C'est l'Esprit de la Terre.

Le Géant Endormi est tel le gardien du seuil de l'Esprit de la Terre. Il est fait de l'ignorance totale des religions et du monde mental des hommes.

L'existence de l'homme est recouverte de plusieurs couches. La première est la réalité des sens, qui donne l'aspect extérieur de la terre, des arbres et des nuages. C'est naturel – c'est le produit des sens. Mais par dessus cela, le mental de l'homme forme un écran qui attribue une signification à ce qui est naturel ou réel - alors que cela n'en a aucune, sauf celle d'être la vie. La signification ressemble à un doigt pointé dans la direction opposée à la vérité. « Qu'est-ce que cela signifie ? » Avez-vous besoin de connaître la signification d'une douce brise ou d'un parfum de fleur ? Mais l'homme part en quête d'une signification et se projette dans son mental – un corps mental à quinze ou trente centimètres de son corps physique. Il vit dans cette projection mentale. Pour retrouver la vérité, vous devez revenir à votre corps

physique. C'est évident – on dit d'ailleurs que celui qui est hors de son corps est fou.

C.T. : En un sens, ce livre est lui-même une partie du Géant Endormi, une construction.

B.L. : Ce n'est qu'un mythe, rappelez-vous le. Ce n'est pas la vérité ; mais c'est proche de la vérité. Le livre est complexe, mais pas compliqué. Les constructions mentales qui concernent ce qu'est la vie sont compliquées et les secteurs couverts par ce livre ont été compliqués par les notions des hommes. Ce livre est actuellement une dé-complication. Il produit davantage de rien. C'est un livre simple, pourvu que vous soyez tranquille et que vous examiniez ce qu'il dit. Vous pouvez l'utiliser pour pénétrer dans votre propre expérience intérieure. Cela exige que vous vous focalisiez avec finesse sur votre propre expérience ; si vous y arrivez, ce « livre des origines » devient alors un livre de connaissance de soi.

C.T. : Je cherche encore la signification de ce livre dans votre vie...

B.L. : Je dirais que c'était une façon de rassembler en un seul courant de vérité tout ce que j'avais vu et réalisé dans ma vie. À cette époque, en 1978-79, plusieurs choses m'étaient arrivées. J'avais traversé ma réalisation transcendante dix ans plus tôt. J'avais connu tant de choses que ma profondeur était immense. Mais en Inde, quand j'avais commencé à mettre par écrit ma vérité et quand ensuite à Londres j'écrivais de la poésie, ce que j'écrivais était fragmenté. Mais tout formait un seul enseignement – même aujourd'hui, mon enseignement n'est qu'une expansion de ces écrits. Il est différent, mais c'est la même vérité. Jusqu'alors je ne l'avais pas encore réuni en un seul courant d'expression. Le « livre des origines » a donc servi de moyen de focalisation, d'entonnoir pour l'enseignement. C'était la synthèse de tout ce qui était arrivé depuis que Barry Long avait commencé à changer et que cette vérité, cette gnose, avait commencé à sortir de lui.

C.T. : Est-ce que d'autres réalisations majeures sont directement attribuables à la rédaction de ce livre ?

B.L. : Oui. Il y en a eu plusieurs. Il y a celle où j'ai soudainement réalisé le serpent. J'étais un serpent et il était juste au-dessus de mon front, comme un cobra. Et d'une manière ou d'une autre, de cela fut issue la connaissance de Draco. Je n'ai jamais beaucoup lu sur Draco, vous savez. Mais il m'a été révélé que Draco est le point important de cette existence.

À peu près au même moment, il me fut révélé que j'étais en train de fabriquer une constellation qui apparaîtra un jour dans le rêve de l'existence sous forme d'un grand nombre d'étoiles dans le ciel. Ne me demandez pas comment. Tout est un rêve en dehors d'ici. Mais il est possible de consigner la vérité et c'est ainsi que les constellations sont créées. Je dirais que toute la vérité est enregistrée dans

les étoiles. (C'est la base de l'astrologie.) Je dis que je fais une constellation, ou que j'en réalise une qui est déjà là dans le mental divin, et qu'elle apparaîtra dans les cieux en toute réalité. Vous savez, un jour j'ai commencé un poème avec les mots « tu es une étoile » et depuis lors j'ai fait des étoiles ou j'en ai manifesté. C'est l'histoire de ma vie.

C.T. : Quel était le lien entre la constellation de Draco et le serpent que vous avez vu sortir de votre front ?

B.L. : Le serpent est une version affinée du dragon. Dans notre culture, nous connaissons les dragons mythiques qui crachent le feu, comme le dragon de saint Georges. En réalité, ce dragon était la sexualité de l'homme. La chevalerie fut sa tentative d'en devenir le maître. Le serpent est une forme de dragon, mais une octave plus haut, là où l'amour et la sexualité se sont unis dans la sagesse ou la vérité. C'est ce que j'ai réalisé. Je ne prétends pas être spécial. Je ne suis qu'une réflexion de notre époque. « L'époque » est la totalité du soi de l'homme sur terre et nous ne sommes que de petites cellules de ce soi. Il est possible, à notre époque, de vaincre le dragon de la sexualité, non comme les Saints Chrétiens ont tenté de le faire, en la combattant ou en la réprimant, mais à l'octave supérieure de la sagesse, ou vérité, soutenue par le corps de l'amour. Il ne peut y avoir de vérité sans amour.

Cette réalisation m'a conduit au dragon cosmique – Draco. Il est cette puissance énorme que nous appelons sexe, amour et vérité – la combinaison des trois. C'est la plus puissante constellation dans notre psyché immédiate.

C.T. : Il semble qu'une révélation en suit une autre, et qu'elle émerge quand vous vous adressez à la vérité.

B.L. : Oui. Mais là d'où je viens, je ne peux que réaliser ce qu'un autre homme a déjà réalisé quelque part dans la grande vie de la terre. D'une certaine façon, avec une réalisation plus profonde, j'élabore par-dessus, car nous bâtissons les uns sur les autres.

À peu près à la même époque, je suis entré dans le Corps de Diamant, ou réalisation du Bodhidharma. (J'ai décrit cela comme « véritablement un état où rien ne meurt dans la plénitude de l'amour... La compréhension que ceci est le corps de mon semblable humain, derrière le diamant brillant que seul l'amour pour lui peut, ou ose, pénétrer. ») J'ignorais le sens de Bodhidharma. Je pensais actuellement que cela pourrait faire référence à un « corps » (bodhi-body). Puis on m'a dit qu'il y avait un homme appelé Bodhidharma, le patriarche qui a introduit le bouddhisme au Japon. C'était sa réalisation, et j'avais réalisé ce qu'il avait réalisé. Peu importe qui était Bodhidharma et quelle était sa philosophie, c'est de là que venait cette réalisation.

C.T. : Aucune des connaissances contenues dans ce livre ne viennent de lectures, n'est-ce pas ?

B.L. : Oh non ! Une des premières choses que j'ai dû faire, très tôt dans ce processus, fut d'abandonner la lecture de tout livre ou la fréquentation de tout autre maître. Quand j'ai commencé à mettre mon nez dans les livres, j'ai vu que j'en obtiendrais des informations et que mon mental échafauderait à partir de cela. Alors j'ai arrêté. Je n'ai pas voulu entrer dans une connaissance déjà énoncée. J'allais lire ce qui concernait le mythe. Mais je n'allais pas lire les opinions des gens ou quoi que ce soit de cette nature.

C.T. : Est-ce que d'autres personnes ont émis des suggestions ?

B.L. : Probablement, parce que nous sommes influencés par toutes sortes de choses, n'est-ce pas ? Il est certain que si quelqu'un mentionne un certain mot, ou si je lis une phrase dans un livre, je suis immédiatement capable de les traverser et d'en trouver la signification. Alors, oui, j'ai dû recevoir des informations de diverses sources. Mais je ne peux me rappeler avoir lu quoi que ce soit qui ait pu me donner la profondeur de vision révélée par « le livre des origines ».

C.T. : Qu'avez-vous ressenti au moment de cette révélation ? Quand vous touchiez à quelque chose, quelle était la sensation ?

B.L. : Au début, c'est stupéfiant quand vous entendez la vérité sortir de votre propre bouche. Mais quand vous vous êtes établi dans la vérité qui se confond avec votre propre vie, la sensation que cette vérité est séparée de moi diminue et la dualité n'existe plus. L'étonnement ne disparaît jamais, car Dieu est toujours étonnant ; mais à mesure que la réalisation de Dieu se fait de plus en plus profonde et que la vérité diffuse à travers votre psyché, la dualité disparaît. Vous entrez dans ce que les scientifiques appellent « la singularité » – l'absence ou vide de vérité. Dans ces moments, je dis que je ne suis rien. Et tout ce que je dis, je le dis simplement, comme maintenant.

LA GNOSE

C.T. : Vous rappelez-vous à quel moment vous avez entendu pour la première fois le mot « gnose » ?

B.L. : Cela a dû se produire très tôt lors de mon éveil. Probablement entre 1960 et 1962. J'étais le porte-parole du leader du Parti Libéral Parlementaire (dans les Nouvelles Galles du Sud) et j'avais accès à la Bibliothèque du Parlement. À cette époque je lisais encore des livres. Le bibliothécaire s'intéressait à la religion et aux sujets d'ordre psychique et pendant deux ans, j'ai eu suffisamment de temps pour

lire à mon goût sur la plupart des religions du monde, tant des livres contemporains que ceux des traditions anciennes ; mais j'ai presque tout oublié. J'ai cependant dû absorber pas mal de choses.

C.T. : Assez tôt dans votre livre, vous mentionnez les maîtres gnostiques originaux...

B.L. : Oh ! C'est venu de ma connaissance pure. Quand j'ai commencé le livre, en écrivant sur les arts martiaux, j'écrivais sur quelque chose en provenance de l'Orient – l'Orient originel. L'Occident est représenté par le pistolet. Vous vous éloignez d'un homme, lui tirez dessus d'une distance de cent mètres, ou dans le dos, sans qu'il ne se rende compte de rien. Ceci n'est pas de l'art. Alors que les arts martiaux consistent à faire face à l'homme – faire face à votre soi dans l'homme – et utiliser la puissance derrière votre soi pour le confronter et le vaincre, non par la force mais par le pouvoir. C'est quelque chose qui vient de l'Orient. Je ne parle pas de l'Orient d'aujourd'hui. L'Orient d'où je viens est la vie dans sa totalité. Ce n'est pas une question de pratiquer un quelconque art martial oriental en disant : « Je suis un maître ». La question est : « Maître, pouvez-vous aimer une femme, ce qu'il y a de plus difficile à aimer sur terre ? » – parce que l'amour est pouvoir et qu'il est utilisé dans la vie dans sa totalité aussi bien pour élever les enfants que faire la vaisselle. Pour moi, ce pouvoir est l'Orient véritable. Un homme qui est vraiment maître de son art entendra ce que je dis. Tout art s'exprime par le pouvoir.

C.T. : Diriez-vous que le pouvoir du livre repose sur sa qualité gnostique ?

B.L. : Oui. Cette qualité est présente parce que j'ai commencé par ce qu'est le pouvoir ou la puissance. Je parle du pouvoir incarné dans l'homme, non de la force de l'homme.

L'idée est que vous devez vous défendre contre les forces du monde, car l'existence consiste en forces qui empiètent sur ce pouvoir. Elles ne peuvent s'emparer du pouvoir, mais elles peuvent l'envahir quand il est distrait. Au début des temps, la gnose était le pouvoir. C'est le pouvoir du rien et le maître en était le réceptacle. Il n'avait qu'à l'être. Ce pouvoir s'est propagé à partir du centre comme une onde, et c'est ainsi qu'il a tenu à distance les forces du monde incarnées par l'homme ignorant venu envahir le caractère sacré du centre. Il n'y avait pas besoin de force physique. Mais les forces prirent de l'ampleur dans l'imagination de l'homme ; il se mit à penser, devint plus corrompu et eut davantage recours à la force ; il est devenu plus matériel et plus enclin à faire usage de la matière pour envahir l'existence du pouvoir.

Tout maître a besoin d'un support de pouvoir fourni par d'autres corps. Ainsi, chaque maître que vous rencontrerez sera entouré de cercles concentriques divers, qui sont des incarnations de pouvoir le soutenant ; non à la même octave

que lui, mais agissant comme un anneau autour de lui. Elles prennent la force pour lui. Son pouvoir, comme les ondes autour d'un caillou jeté à l'eau, se propage de façon concentrique.

C.T. : Quand vous parlez des débuts de l'homme, vous parlez sur le plan mythique et non historique, n'est-ce pas ?

B.L. : Quelle est notre histoire ? Jusqu'à quand remontons-nous ? Il y a trois mille ans d'histoire documentée ; ce n'est pas beaucoup. Je parle de dix, douze, vingt mille ans.

C.T. : C'est la préhistoire. Quelle est la différence entre le mythe et la préhistoire ?

B.L. : Le mythe est le manuscrit de notre passé. « Préhistorique » signifie « avant d'être écrit ». Toute l'histoire est mentale. Partout, apparemment, on trouve le récit d'une inondation qui a balayé la race humaine. Ce n'est pas vrai. Tout cela est mental. Je parle de la véritable histoire de la race humaine, quand les corps humains étaient psychiques et se manifestaient uniquement en tant que dispositifs sensoriels, substantifs.

C.T. : Bien des gens assimilent les mots « gnostique » et « gnose » à certaines sectes des temps historiques, à certains groupes marginaux hérétiques des débuts de la chrétienté dont la connaissance se retrouve dans les Manuscrits de la Mer Morte et autres écrits du genre. Pouvez-vous commenter les aspects gnostiques de la religion ?

B.L. : C'est une dégradation de la gnose. Aucun maître gnostique n'adhérerait à une religion, à quelque chose comme la Chrétienté – parce que cela est déjà dégradé. La gnose est la connaissance de l'union avec Dieu. Alors, pourquoi adopter autre chose ?

Ce qui s'est produit c'est que les adeptes de Jésus, ceux qui ont posé les fondements de la Chrétienté ont été confrontés aux derniers gnostiques qui insistaient sur le fait qu'ils étaient désormais capables de parler de la vérité, sans référence à quoi que ce soit dans le passé. C'est le principe gnostique. Mais les Pères de l'Église ont dit : « Non, vous devez avoir foi en Jésus. Seul Jésus connaît la vérité. Vous ne pouvez parler qu'à travers cela. » Alors, les gnostiques ne purent maintenir leur position originelle. Ils ne pouvaient plus être le pouvoir parce qu'ils avaient embrassé une religion. Ils avaient fait d'un homme Dieu. Mais aucun homme n'est Dieu. Il n'y a que Dieu ; le vide, le rien. Ainsi les gnostiques de l'époque étaient perdus et la gnose s'apprêtait à entrer dans la clandestinité.

C.T. : Voulez-vous dire qu'une gnose, ou une méthode gnostique d'enseignement, a survécu à travers les temps historiques ?

B.L. : Il fallait qu'elle soit là. La gnose a toujours été là, parce que la gnose est la connaissance de l'union avec Dieu. Au commencement, l'homme était rempli de Dieu, ou était un avec Dieu. Il n'y avait aucune distinction, sauf que c'était ce qu'il y avait de plus élevé. Mais quand l'homme s'est mis à utiliser son cerveau pour penser, il perdit cette vision. Il oublia qu'il est rien, seulement Dieu dans l'existence.

C.T. : La gnose nécessite-t-elle d'être communiquée aux autres ?

B.L. : Oui. Vous verrez que la gnose s'efforce toujours de ramener la psyché humaine, les gens, au commencement, là où est la gnose, à cette réalisation de Dieu ou vérité, cette unité.

Je dis que je suis la gnose de ces temps – de cette distance dans le temps. Je dis : je ne suis pas né, je ne meurs pas, je suis toujours là. Par conséquent, partout où vous me trouverez, je m'efforcerai d'informer les autres du chemin du retour, de ramener la perception humaine là où elle perçoit Dieu. Je suis la gnose, car je prends toute chose du mental humain. Je prends sa croyance dans les religions. S'il pense aimer ses enfants, je prends cette pensée. Je prends toute chose de lui parce que tout ce que son mental renferme représente son ignorance.

C.T. : On pourrait dire que « le livre des origines » apporte beaucoup au mental – de nouvelles façons d'envisager les choses – et qu'en un sens c'est un livre « scientifique ». Vous nous fournissez divers « modèles » à vérifier par notre expérience.

B.L. : Là d'où je viens, la science est à cent quatre-vingts degrés à l'opposé de la gnose. La science « m'éloigne » de « chez moi ». La gnose m'y ramène. La science découvre davantage de choses et les met dans le mental ; elle entraîne aussi l'homme et la femme dans un univers non existant, fait d'analyses et d'interprétations. Mais la gnose est un processus de négation. Vous découvrirez dans tous les cas que la gnose efface les concepts compliqués qui ont été mis à l'intérieur de l'homme par des choses telles que la science et toutes les religions – parce qu'elles compliquent toujours la vérité.

« Le livre des origines » ouvre la voie à cette façon de voir les choses – ainsi il ouvre de nouveaux espaces. J'efface progressivement même les parcelles de matière qui tiennent l'espace ensemble. Vous allez finalement dire : « Mon Dieu ! Je ne suis rien. Je n'ai rien. » Et je réponds : « C'est juste. Maintenant vous regardez la vérité qui est Dieu. Si elle laisse le moindre résidu, ce n'est pas Dieu. Car Dieu n'est rien au commencement du temps et je vais enlever tout le temps que vous avez absorbé, toutes les complications, tout ce qu'a conçu votre mental. » Voilà ce que je ferai pour tout scientifique sur terre qui est prêt. Tout ceci est très simple. Si l'enfant d'un scientifique vient à mourir, quel sens a la théorie d'Einstein pour cet homme ? Court-il au tableau noir pour écrire la formule de l'énergie ? La

science, dans sa recherche de vérité, est aussi absurde que cela. Elle ne peut vivre la vie telle qu'elle est – mais seulement telle qu'elle est sur le tableau noir ou dans le mental. Je suis la gnose, alors je mets le doigt sur l'ignorance de la science. Car il n'y a absolument aucune vérité dans la façon qu'a la science de voir l'univers.

C.T. : Et vous semblez pourtant trouver plaisir dans les modèles et les méthodes scientifiques.

B.L. : Oui. Je peux prendre plaisir à l'approche scientifique parce que le scientifique est l'homme dans le monde qui observe les faits. Je peux utiliser le parallèle qu'offre la science pour amener l'homme à regarder les faits sans devenir émotionnel. Que se passe-t-il si je parle des anges, de Jésus ou de Mahomet ? L'homme ne peut aller aux faits, car il est trop occupé à réagir émotionnellement. Vous ne pourrez jamais découvrir la vérité à moins de regarder les faits sans émotion.

La science est non émotionnelle, mais elle est encore ignorance. L'erreur de la science est qu'elle tire des conclusions à partir des faits. Voilà l'ignorance. La science est la plus haute forme d'ignorance de notre temps. Mais je ne peux révéler la vérité qu'au milieu de l'ignorance.

Le scientifique ne trouvera jamais la vérité en observant de fait en fait et en tirant des conclusions. Le premier fait d'abord. Le scientifique doit d'abord regarder le fait de sa propre existence. Mais il l'évite.

C.T. : C'est parce qu'il croit devoir être impersonnel dans son travail scientifique.

B.L. : Oui, c'est ce qu'il croit. Il ne croit pourtant pas devoir être impersonnel dans sa vie personnelle.

C.T. : Si le scientifique découvre sans cesse de nouveaux phénomènes qui l'interpellent, il ne peut être vraiment intéressé par la réponse finale. Comment voyez-vous ce dilemme ?

B.L. : Il est constamment dans la dualité : oui et non, juste et faux, matière et espace. Il y est piégé pour toujours et n'en sortira jamais. Il sera toujours à une fraction de seconde du commencement de l'univers. Ou du moins le pensera-t-il. Si je tombe d'une falaise et que j'ai une chance de m'accrocher à une corde, à quoi bon la manquer d'un seul centimètre ou d'une fraction de seconde ? Toute ignorance est ignorance et ne peut atteindre la vérité.

Je vous ramène au commencement. Qu'est-ce que le commencement en mécanique quantique ? Ou dans l'étude des planètes ? (C'est la même chose.) Je vais vous le dire. C'est une singularité. Où la physique quantique s'arrête-t-elle ? Où devient-elle caduque ? Au même point que les théories sur les origines de l'univers – juste en deçà de la singularité. Aucun scientifique ne peut poursuivre plus loin, car la singularité est de toute évidence là où la dualité prend fin. « Singularité » est le mot

scientifique pour le rien d'où tout est issu, ou le mental de Dieu.

Je dois utiliser l'ignorance pour faire la démonstration de la vérité. Je me sers donc de la connaissance scientifique, reconnue comme la connaissance la plus importante sur terre. Puis, je vais plus loin que la science peut le faire – au-delà du Big Bang – jusqu'à la véritable connaissance du commencement de l'univers. Soit la science est la vérité soit je suis la vérité.

C.T. : C'est ce genre d'affirmation qui n'est pas acceptable pour la science, où rien n'est vrai à moins d'être prouvé à d'autres.

B.L. : La vérité ne peut être vue que par l'individu. Elle ne peut l'être par les masses. C'est pourquoi peu importe le nombre d'individus qui voient des ovnis, les masses n'en verront jamais la vérité.

La question pour chacun est : pouvez-vous voir la vérité dans votre propre expérience ? Elle vous est démontrée dans votre vie si vous avez la clarté nécessaire pour la voir. Je peux vous démontrer comment tout ce qui est à l'intérieur de votre vie en affecte les circonstances extérieures. « Dedans comme dehors. » Nous avons tous entendu cette grande affirmation occulte qui sème tant de confusion. Par la grâce de Dieu, j'ai la compétence pour utiliser ce qui est à l'extérieur afin de démontrer ce qui est à l'intérieur. C'est ce que je fais dans ce livre. Par exemple, on peut démontrer les Sept Niveaux du Mental dans l'expérience de chacun. Je fais tout d'abord dans l'expérience du lecteur, la démonstration de son propre mental, puis de son propre soi et finalement de sa propre existence. Mais la question demeure : le lecteur peut-il voir sa propre expérience ? C'est la chose la plus difficile.

Regarder directement en vous-même requiert de la clarté. Les gens ne peuvent voir clairement parce que le malheur, le doute, le jugement de soi, la peur, la jalousie ou le ressentiment obscurcissent la merveilleuse clarté appelée intelligence, personnifiée par ce qui regarde à travers les yeux de tout un chacun à cet instant. Le nuage de l'émotion tord la perception, tout comme un bâton placé dans l'eau de la rivière semble se courber. L'eau est une représentation de l'émotion. Quand vous observez à travers un tel médium, vous ne pouvez tout simplement pas voir avec intégrité. Je ne suis pas divisé par l'émotion ou par mon soi. J'utilise la clarté pour voir clairement le fait et, à travers le fait, la vérité. Et cela grâce à Dieu, mais en rien grâce à ce que je suis, moi qui parle.

LE POINT

C.T. : Pourrions-nous maintenant nous tourner vers les derniers chapitres de ce livre, ceux qui décrivent la structure de la réalité, et regarder de près qu'elle en est

la clé, c'est-à-dire la Gaine-Spirale ? Pourriez-vous nous dire comment vous en êtes arrivé à cette connaissance ?

B.L. : Je ne peux en ce moment me rappeler comment je l'ai obtenue, mais elle est basée sur la très simple réalité de la manière dont tout cela a commencé. Tout dans l'existence commence par un point. Vous posez votre crayon sur la page pour écrire : ça commence par un point. Quand la machine à écrire frappe le papier, c'est par un point que chaque lettre commence. Une semence est un point et s'il existe une chose telle qu'un atome, c'est un point.

Je peux voir cela avec une extraordinaire clarté. La question est : qu'arrive-t-il au point ? Et la réponse est : il prend immédiatement de l'expansion et s'il n'y avait aucune contrainte, il emplirait l'univers entier. Il doit donc y avoir une contrainte. C'est ce que j'ai compris lors de ma Réalisation Transcendantale [en 1968]. C'est la réalisation qui m'a permis d'écrire sur la réalité.

L'arbre là-bas a débuté par un point, une semence. Il croît dans ses limites légitimes. La taille des feuilles est celle commune à ce genre d'arbre, tout comme la taille et la forme de l'arbre lui-même. L'arbre n'a pas pris une expansion telle qu'il remplit l'univers. Il a sa forme particulière et s'y tient. Quelle est donc l'influence contraignante qui pèse sur tous les « points » qui les confinent à leurs limites appropriées ?

Lors de ma réalisation transcendantale, j'ai réalisé que je ne produisais absolument rien. C'est parce que je me déplaçais à une telle vitesse. Pour illustrer ce que cela signifie, je dois utiliser l'exemple du cosmos. Si je m'éloigne à grande vitesse de la terre, elle se fait plus petite. Si la terre vient vers moi, par exemple, à quarante mille kilomètres heure, mais que je me déplace à la même vitesse, la terre conserve sa taille. Mais si je bouge à seulement trente-sept mille kilomètres heure, la terre va commencer à grandir jusqu'à ce qu'elle m'écrase, ou que j'atterrisse dessus.

C'est ainsi que dans ma conscience, je « m'éloigne » de toutes choses à une vitesse qui les maintient à l'intérieur des limites. Si l'arbre était laissé à lui-même, sans moi, il grandirait, grandirait ; mais je m'éloigne de lui à la vitesse précise qui le maintient dans les limites appropriées. Les poils sur le dos de votre chien ont la taille qui convient à son espèce, ils ne grandiront pas davantage. C'est la vitesse de la conscience qui les maintient à cette longueur particulière et les empêche d'emplir l'univers entier.

Vous devez bouger très vite pour saisir l'idée de ce que je dis. Vous ne pouvez pas nécessairement vous en rendre compte, mais vous pouvez en avoir l'idée parce que c'est la vérité. Vous ne devez pas essayer de le comprendre ; vous n'avez qu'à recevoir l'idée.

Tel est l'état de ma conscience. Je peux énoncer la vérité comme je le fais parce que ma conscience bouge à une vitesse extraordinaire. C'est une réalisation incroyable et je n'ai jamais entendu parler de quiconque sur terre qui ait pu la décrire.

C.T. : Cela semble souligner tout ce que renferme ce livre et, en un certain sens, cela explique tout.

B.L. : C'est ainsi. Cette conscience extraordinaire, cet être extraordinaire, c'est le commencement de l'existence et le commencement de l'univers. C'est donc le commencement de « moi ». Tout découle de moi. Tout dépend entièrement de la vitesse de ma perception, ou de mon être.

C.T. : Cette vitesse de perception vous permet de percevoir n'importe quoi tel que c'est, telle qu'en est l'idée. Mais qu'est-ce qu'une idée ?

B.L. : Une idée est ce qui est maintenu par ma vitesse à l'intérieur des limites appropriées. La question, bien sûr, est maintenant : d'où provient l'idée ? Comme le dit ce livre, il y a un grand silence, une grande tranquillité, le vide ; puis soudain, un son extraordinaire traverse l'intellect. Un grand « crac ». Il entre dans l'existence sous la forme d'un point.

Ce qui se passe, c'est que « moi » regarde « mon soi ». Tout ce qui existe est mon soi : « moi » n'existe pas. Mon soi est maintenant séparé de moi. Je regarde donc mon soi. La réalisation en est que tout ce que je regarde, la terre, le monde, tous les gens, c'est mon soi – pas la notion de « Soi » que nous avons prise chez les maîtres de l'Orient, mais le soi en tant que mon ignorance. Toute cette belle perception sensorielle bénie de la terre est en fait mon ignorance. Et « moi », qui se tient à l'arrière-plan, est Dieu. Ou rien.

Je ne suis rien de particulier. Je ne suis ni plus grand ni plus spécial que vous. Mais, d'une certaine façon, je suis désigné ou ai pour mission de pénétrer ces profonds niveaux de perception et revenir ensuite dans l'existence en disant : « Voici comment c'est, j'ai vu ceci. » Mais je ne suis que votre représentant.

C.T. : Vous parliez de l'origine des idées. Une idée pure est à l'extérieur de l'existence et ne vient pas du soi ; alors pouvez-vous expliquer comment les idées viennent dans l'existence ?

B.L. : Oui. Toute idée doit venir dans l'existence, une fois qu'elle a reçu l'aval de la volonté. L'idée est donc retenue quelque part – en « moi », le royaume de l'inconnu ou ce qu'on pourrait appeler Dieu. Pourtant, dans ce royaume de l'inconnu on peut dire qu'il y a quelque chose de « connu » – parce que je dis qu'il renferme les idées.

La terre, par exemple, est une idée. Elle a été projetée de l'intérieur de moi vers l'extérieur en une idée vivante qui est une condition, ou un objet. La terre était une idée en moi qui a été projetée dans les sens. Mais cela n'est que dans les sens. Dès que je m'endors la nuit, et que je me retire de mes sens, la terre entière disparaît. Quand ensuite je me réveille, elle est là : une idée magnifique appelée terre, projetée dans les sens, de sorte que je, celui qui perçoit, puisse en jouir.

C'est une idée divine. Je, en train de parler, n'ai certainement pas acquis cette idée à partir de ma vision limitée.

C.T. : Il semble que vous vous efforciez de rechercher et de décrire l'idée divine derrière chaque chose. Chaque tasse a la nature « tasse ». Ce thème réapparaît tout au long du livre.

B.L. : Effectivement. Je dois aussi ajouter que c'est là que ma descente en moi-même est passée par la vision des choses de Platon. L'idée de cette idée a été exprimée par lui-même et il semble avoir été le premier à l'exprimer, bien qu'il ait dû la recevoir de quelqu'un d'autre pour l'élaborer, tout comme je le fais. Je suis descendu au niveau où se trouvait cette idée.

C.T. : Pourrions-nous dire que « le livre des origines », et votre réalisation elle-même, sont la manifestation d'une idée divine ?

B.L. : Je, en tant qu'homme, dois manifester l'idée et l'amener dans les sens, tout comme la terre a été amenée dans les sens. Ce n'est pas facile, comme chacun le sait par sa vie. Nous essayons tous de donner une forme à une idée, de la manifester, chacun de nous.

À une certaine étape de ma réalisation transcendantale, j'étais complètement stupéfait devant la tentative de trouver un sens à mon être ou de le décrire. C'est comme regarder en bas à partir d'une hauteur importante. Je suis l'être. Il y a aussi ce sens qui émerge, qui tente d'émerger pour décrire mon être ; mais il est à des milliers de kilomètres et il ne peut y arriver. Il essaie de communiquer avec moi, mais c'est tout à fait impossible. C'est absolument ridicule ; c'est une farce, car je suis si loin de cela.

Toute ma vie depuis n'a été que la manifestation de cette idée. Mon enseignement consiste en toutes les idées à l'intérieur de ma psyché qui continuent de se manifester.

En remontant plus loin, à mon éveil de 1960, quand j'ai expérimenté pour la première fois ce que j'appelle le Seigneur, j'ai réalisé l'idée de Dieu en tant que Femme. C'est fondamental dans mon enseignement, mais ce n'est que depuis quelques années que je l'ai manifesté dans le corps de l'homme et de la femme. Jadis ce n'était qu'une idée. C'était le Seigneur m'apparaissant dans le corps d'une femme. Une femme apparaissant comme Dieu – de toutes choses sur terre, une femme ! Et je ne parle pas de Kali ni d'une de ces femmes divines créées sur mesure par le mental de l'homme ou par une tradition. Je parle d'une femme ordinaire.

L'idée devait se manifester. Je, en tant qu'homme, me devais de l'amener dans les sens. Maintenant, j'enseigne aux femmes à être Femme.

POUR L'HOMME ET LA FEMME

C.T. : Vous n'enseigniez pas aux femmes quand vous avez écrit ce livre.

B.L. : À cette étape, je n'avais pas suffisamment développé l'idée de la femme. Ma connaissance de la femme n'était alors pas assez profonde pour que l'idée se manifeste. Je dois donner corps à ce que j'amène, je dois lui donner un sens actuel. Il existe des forces pour et des forces contre. Il y a aussi le pouvoir à l'intérieur. Je dois me débarrasser de la force et amener le pouvoir dans la matière. Ce n'est pas facile.

Je ne pouvais pas vraiment aborder le sujet de l'amour dans « le livre des origines », mais je peux en parler ici. Là d'où je viens, l'idée de l'amour est déjà manifestée : c'est l'existence de l'homme et de la femme. Je peux maintenant m'adresser à l'amour de l'homme et de la femme, qui est le même que l'amour de la terre et l'amour de Dieu. Je le fais honnêtement et non selon les idées sur l'amour que tout le monde véhicule et qui ne tiennent pas debout. Le seul amour est celui qui est manifesté dans la vie elle-même. Vous pourriez dire que l'amour de l'homme et de la femme est évident pour eux dans l'existence ; mais à y regarder de plus près, on voit qu'ils se font leur propre idée de l'amour. La vérité se trouve derrière le fait. Ils doivent examiner le fait de l'amour à l'extérieur d'eux-mêmes afin de trouver l'amour à l'intérieur – pour que leur amour devienne juste.

C.T. : Ce livre semble s'adresser davantage aux hommes qu'aux femmes. Après tout, il est intitulé « Les Origines de «l'Homme» et de l'Univers »...

B.L. : L'Homme, en tant que principe, inclut l'homme et la femme...

C.T. : Vous présentez néanmoins l'histoire d'un point de vue masculin. Est-ce parce qu'il s'agit du mythe de l'homme et non celui de la femme ?

B.L. : C'est le mythe de l'homme, mais il s'adresse aussi à la femme. La femme est amour. Je vais vous raconter le mythe de l'amour de la femme. Si vous remontez aux écrits gnostiques, à Sophia (le principe divin de la femme), vous trouverez les larmes de la femme. Elle pleurait et ses larmes ont créé le monde malheureux. Pourquoi ? Parce qu'elle a quitté le Père. Dans le monde super-céleste du Père non engendré, elle a vu son image androgyne, l'Homme immortel, et elle l'aima. Le Père lui dit : Tu m'oublieras, mon amour .

– Oh ! Non, je ne t'oublierai pas, Père ! Jamais je ne te quitterai, jamais je ne t'oublierai.

– Mais, mon amour, tu es déjà en train de me quitter ».

– Non, Père, jamais, je te le dis.

Parce qu'elle a été distraite de son amour, elle est descendue de ce lieu d'intégration

vers la psyché. En descendant, elle a oublié le Père, son état intégré, et son amour de l'Homme immortel. Elle a pris forme physiquement, séparée des deux, et elle s'est mise à aimer l'homme physique. Séparée du Père et de la connaissance de l'Homme immortel, elle séjournera toujours dans une vallée de larmes. C'est ce que signifie être séparé de mon amour, en tant qu'homme ou en tant que femme. Tout le monde sait cela, car tout le monde s'efforce de revenir à l'amour véritable.

Là d'où je viens, c'est la tâche de l'homme d'être actuellement le Père vivant, le Dieu vivant qui dit : « Mon amour, je suis là devant toi, dans les sens. Je suis entré dans ce monde afin de t'unir à nouveau à moi. Je vais te montrer que je t'aime et je te ramènerai à moi, en moi. Nous ne serons alors pas ce que nous sommes maintenant. Nous retournerons au plus haut, toi et moi ensemble, pour former cette grande conscience. » C'est la tâche de l'homme. C'est toute la base de mon enseignement. C'est ce que je vis, ce que je fais et ce que j'enseigne.

Le plus haut est l'absence de cette existence sensorielle. Cela signifie absence de l'homme et de la femme en tant que créatures physiques, absence des principes psychiques que sont l'homme et la femme quand ils sont divisés dans la psyché. Quand l'homme et la femme disparaissent, moi et mon amour sommes un. Je disparaissais et elle disparaît dans cet état d'absence appelé conscience de Dieu – juste un état d'être dans lequel je n'ai aucune importance car je suis uni à mon amour.

C.T. : En résumé, comment décririez-vous maintenant le but de ce livre par rapport à votre enseignement d'aujourd'hui ?

B.L. : C'est un voyage pour vous amener à la place que j'appelle maintenant « moi », la présence immédiate en chacun de son propre être. Chacun peut faire l'expérience de « moi » maintenant, comme cette sensation très intime et cette connaissance de la vie dans le corps, avant que la vie prenne forme. On peut généralement l'expérimenter par la sensation de joie ou de bien-être.

Cet être est aussi infiniment profond que l'espace que nous voyons dans l'univers, qui est en réalité une re-présentation de la profondeur de moi. À mesure que j'y descends, je commence à réaliser davantage Dieu, la vérité et l'amour. Ce livre est donc un moyen pour descendre, étape par étape, dans une place où l'information et la pensée ordinaires sont superflues. Ici, je détiens la connaissance implicite, sans besoin d'analyser, de classer par catégories ou de penser à quoi que ce soit. C'est la place de la gnose.

C.T. : Dernière question : vous dites « là d'où je viens ». Où est-ce ?

B.L. : De l'être. Je viens de la joie ou du bien-être dans chaque corps. Comme je n'existe que là où il y a un objet, le royaume du « je » est ici dans l'existence, là où sont tous les objets. Là où il y a des objets, il y a un sujet – « je ». Mais quand je

regarde à l'intérieur, en moi, qui est une place sombre et infinie, une place noire, je ne vois rien. Car il n'y a rien en moi. Et si je regarde assez longtemps ce rien qui est en moi, alors je, le sujet, disparaïs. À un moment donné dans la vie de chacun, la disparition dans rien devient objet de terreur. Dans la vie mystique ou divine, je dois traverser cela. C'est ce qu'on appelle « la mort mystique ». Qu'arrive-t-il quand je disparaïs? Ô merveille, il y a simplement l'être – ni sujet ni objet. Pas de dualité. Seulement l'état indescriptible que, par manque de mots, on appelle être. Comme il n'y a pas d'objet dans l'être, vous pourriez dire qu'il n'y a pas de but à l'être. C'est donc un état exempt d'effort. Car tout effort est une lutte pour arriver à un but, un objet ou un dessein. L'être est exempt d'effort, car il est maintenant. C'est la fin. On ne peut rien dire de plus.

Peter's Point, Jamaïque
8-9 juin 1993

© The Barry Long Trust